

La démocratie et la rupture
A propos du livre de Thomas Coutrot¹
Michel Husson, recension pour *Mouvements*

Véritable bréviaire de la transformation sociale, le livre de Thomas Coutrot s'organise autour de deux thèses essentielles : 1) l'élaboration d'un projet alternatif doit partir des expériences du mouvement social ; 2) une nouvelle société, socialiste, ne peut être viable que si elle est fondée sur la démocratie participative. On ne se propose pas de résumer ici ce livre exigeant, mais plutôt d'amorcer la discussion en prenant comme fil directeur la question stratégique. Celle-ci constitue peut-être le point obscur de l'ouvrage, mais elle permet en même temps d'en présenter la cohérence profonde. C'est en effet avec une grande clarté que Thomas Coutrot prend ses distances avec deux écueils symétriques : le gradualisme, d'un côté, et le révolutionnarisme de l'autre. Cette double critique découle logiquement de toute son analyse.

Le gradualisme repose sur une série d'illusions qui se déploient selon deux dimensions, transversale et temporelle. La première consiste à penser que l'on peut construire des alternatives stables à côté, ou aux marges du système dominant. C'est en cela que l'analyse des ONG et de l'économie solidaire est particulièrement précieuse : sans minimiser en aucune manière leur capacité d'innovation et leur portée symbolique, Thomas Coutrot insiste sur les menaces qui pèsent sur elles en permanence. Le risque est grand en effet qu'un objectif dérivé, à savoir la stabilisation et le maintien de ces associations ou entreprises solidaires, se substitue à celui d'une transformation généralisée de la société. L'illusion serait ici de penser que l'installation dans le paysage d'expériences alternatives auto-limitées aux niches que le système peut tolérer à sa périphérie, serait en soi suffisant pour grignoter le cœur du modèle.

Dans le même ordre d'idées, Thomas Coutrot récuse implicitement les thèses sur la fin du travail qui recommandent l'abandon d'un projet hors d'atteinte d'une libération dans le travail (ou par le travail) au profit d'une libération du travail, en dehors, ou à côté, de la sphère du salariat. Il ne reprend donc pas à son compte l'idée que la sphère marchande étant appelée à dépérir progressivement, la seule stratégie subversive consisterait à en sortir aussi vite que possible, afin d'accélérer le mouvement. Il se situe ainsi aux antipodes des thèses chères à Toni Negri sur la mission émancipatrice des « multitudes » précarisées.

L'autre dimension du gradualisme est temporelle et complète la première : elle consiste à imaginer un grignotage progressif des rapports sociaux capitalistes. On retrouve ici encore l'idée « négriste » d'une perte de substance du capital, dont la transformation en « capitalisme cognitif » minerait les capacités d'appropriation du travail créatif. Là non plus, Thomas Coutrot ne se laisse pas prendre par cette illusion. S'il insiste constamment sur l'idée que la société de demain se prépare dans les alternatives partielles et fragmentaires élaborées aujourd'hui par le mouvement social, cette affirmation profondément juste doit être distinguée de toute vision gradualiste. Elle n'implique en rien que ces alternatives pourraient se développer linéairement, et corroder progressivement le système en place. Sans de telles préfigurations, même fragmentaires, aucun projet alternatif ne saurait être porté majoritairement, mais sa légitimité, en tant qu'utopie concrète, ne peut se fonder que sur l'aspiration majoritaire d'établir comme nouvelle norme sociale des principes qui n'existent qu'à l'état d'ébauche.

Face à un capitalisme qui vide la démocratie de sa substance, c'est une autre forme de démocratie, participative, qui peut fonder une nouvelle légitimité anticapitaliste. En ce sens, le livre de Thomas Coutrot est parfaitement post-stalinien, car il rompt avec la conception de l'avant-garde qui attribue au parti du même nom l'exclusivité de l'élaboration alternative. Ce faisant, il renoue avec le courant de la tradition marxiste, celui de Gramsci ou Rosa Luxemburg, qui considèrent les partis comme des « intellectuels organiques » dont la tâche n'est pas d'inventer *ex nihilo* des lendemains qui chantent, mais de produire une synthèse programmatique des élaborations du mouvement social.

Cette fonction, Thomas Coutrot, la transfère au mouvement altermondialiste, de manière peut-être un peu expéditive. Il lui fixe la perspective historique de « relayer le mouvement ouvrier », tout en prenant lui aussi sa place dans une stratégie « ambitieuse mais pas forcément irréaliste » assurant la « complémentarité des divers acteurs » : pouvoirs publics, associations et ONG, salariés. On peut comprendre ce schéma comme une critique, au moins en creux, du révolutionnarisme, dans la mesure où il peut se définir comme le refis théorisé de telles « complémentarités ». Cette logique peut, au risque du

¹ Thomas Coutrot, *Démocratie contre capitalisme*, La Dispute, 2005 (236 pages, 20 €).

schématisation, être formulée ainsi : les masses ne supportent plus le système ; le parti fait la révolution en leur nom et avec leur soutien ; la vieille société est mise à bas, dans la fulgurance du moment révolutionnaire ; et une nouvelle société naît instantanément, en même temps que les hommes (et les femmes) nouveaux qui vont la faire exister. La réflexion de Thomas Coutrot vient souligner ce qui ne va pas dans ce schéma (au-delà de cette présentation volontairement simplifiée) et remet en cause les hypothèses d'instantanéité et de cohérence spontanée sur lesquelles il repose et où l'on peut voir, d'ailleurs, le reflet inversé des illusions gradualistes. L'hypothèse d'instantanéité s'oppose à la perspective d'un dépérissement progressif du capitalisme, au profit d'un scénario où il est, intégralement et immédiatement, mis à bas. Le postulat de cohérence équivaut alors à une double exigence : pour que le capitalisme soit supprimé du jour au lendemain, il faut imaginer que l'on dispose d'un modèle de rechange absolument cohérent ; pour que ce nouveau mode d'organisation sociale soit immédiatement opérationnel, il faut que les individus, eux aussi, se transforment instantanément de manière à tenir leur place dans ce modèle social supérieur.

Là encore, la démocratie participative est l'outil de résolution de la contradiction que l'on vient de pointer. La révolution n'abolit pas en un soir - fût-il Grand - le système dominant ; et ce n'est pas du jour au lendemain que les individus se débarrassent du poids d'années d'exploitation et d'aliénation. La révolution est un commencement, qui ouvre un long processus de transition vers le socialisme. De ce point de vue, le remarquable chapitre de synthèse sur les modèles de socialisme peut être lu comme une réflexion sur les exigences contradictoires de cette nouvelle organisation sociale. Le modèle optimal doit remplir des tâches apparemment incompatibles : il doit permettre de rompre définitivement avec l'ordre ancien, garantir un fonctionnement relativement stabilisé - qui ne postule pas le maintien du même degré de mobilisation qu'au moment de la rupture - tout en enclenchant un processus de transformation sociale irréversible. C'est l'exigence démocratique, et sa forme participative, qui peut seule définir la voie étroite permettant de combiner l'ancrage et le mouvement en établissant des règles du jeu évolutives. A l'issue de sa précieuse synthèse des modèles de socialisme, Thomas Coutrot propose le sien, fondé sur une « articulation de l'intervention publique et des initiatives de la société civile », dont l'objectif est d'ouvrir « un nouvel âge de l'autogestion ».

On voit donc mieux ce qu'il faut faire « avant » et « après ». L'après est largement esquissé par ce projet de socialisme fondé sur la démocratie participative. Et avant ? Thomas Coutrot a cette formule un peu provocante : « si l'on veut de vraies réformes, il faut préparer la révolution ». On pourrait à première vue l'interpréter comme une apologie d'un « réformisme radical » qui considère que l'horizon révolutionnaire est définitivement, ou au moins très durablement, bouché. La formule voudrait alors dire ceci : face au capitalisme néolibéral, entièrement tourné vers un projet de régression sociale intégrale, le seul moyen d'obtenir de véritables réformes est d'exercer sur lui une pression quasi-révolutionnaire, même s'il s'agit de le réguler, et non de le renverser. Mais Thomas Coutrot veut en fait dire autre chose : le capitalisme contemporain a connu une telle involution que la pleine réalisation d'objectifs qui ne sont pas en soi révolutionnaires conduit à remettre en cause les fondements mêmes de ce système. On pourrait d'ailleurs se demander s'il existe des révolutions qui se soient faites autrement qu'à partir d'exigences réformistes en soi, mais que le système en place était incapable de satisfaire.

Les réponses de Thomas Coutrot sur l'avant et l'après sont convaincantes. Mais il ne traite pas vraiment la question de savoir comment on passe de l'un à l'autre. S'il s'agit bien de remettre en cause les fondements du système, le moment de la rupture est nécessaire, même si on ne lui attribue pas les vertus magiques que lui prête la posture révolutionnariste : les mailles de la domination capitaliste sont si serrées qu'il faudra bien en trancher les principaux nœuds. L'Etat et les grandes entreprises ne dominent pas seulement grâce à leurs « qualités » propres : ils disposent d'un pouvoir qui se signale à nous par différentes formes de violence, dès lors que ce pouvoir est ébranlé. Pouvoir répressif de l'Etat, et pouvoir de la propriété : il faudra bien, à un moment donné, les remettre en cause frontalement afin de dégager le terrain nécessaire à l'enclenchement du processus de transformation. Dans ce contexte, les espoirs que nourrit Thomas Coutrot à l'égard de l'altermondialisme, comme relais naturel du mouvement ouvrier, contournent sans doute la question corollaire de l'expression politique condensée de ses aspirations protéiformes. C'est cette réflexion sur la rupture minimale nécessaire pour garantir la pérennité du processus qui est sans doute le maillon manquant de la démonstration. Mais elle pourrait tout à fait être menée sur la base des principes que pose ce livre rigoureux, tonique, et radical.